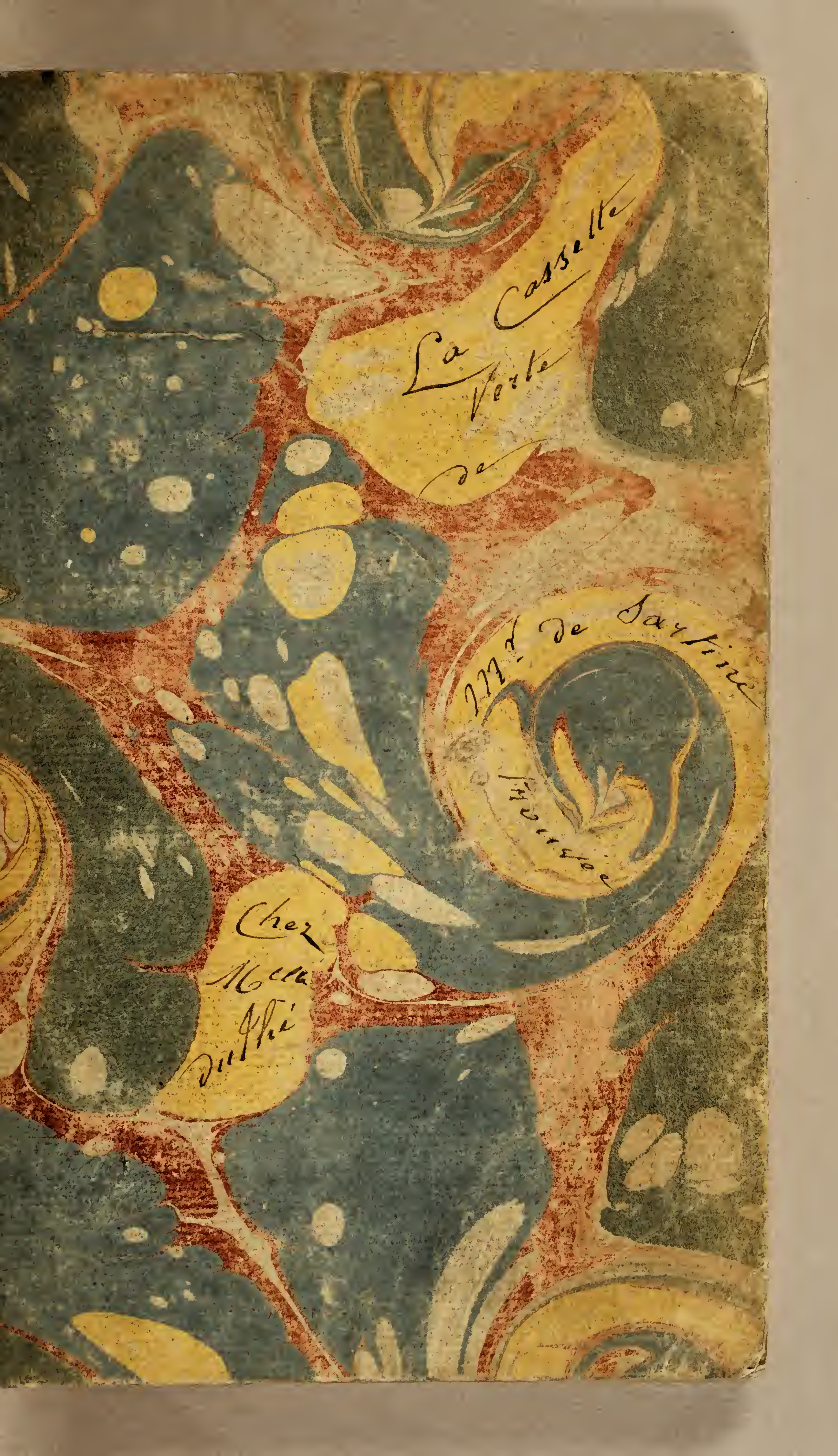
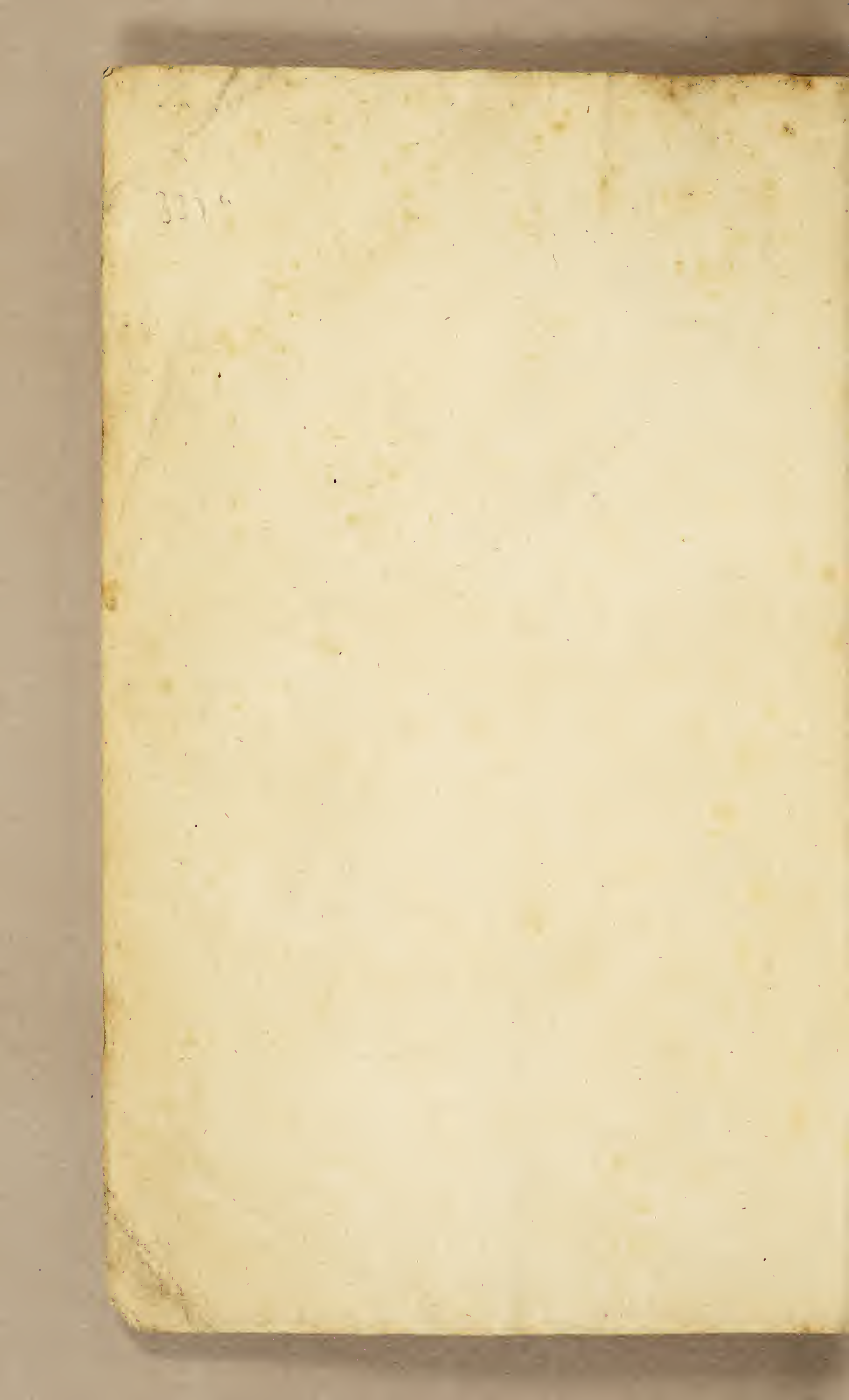
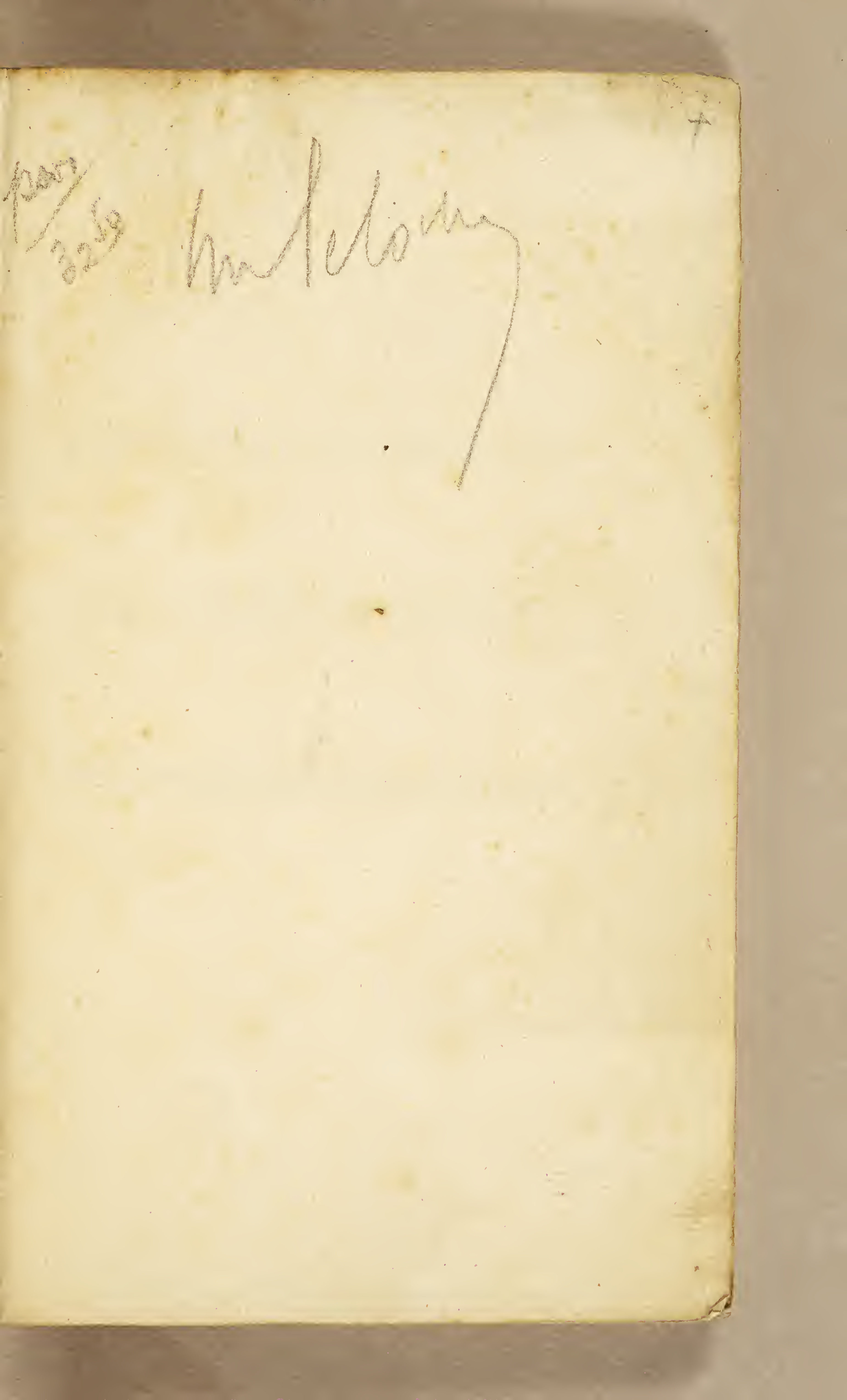
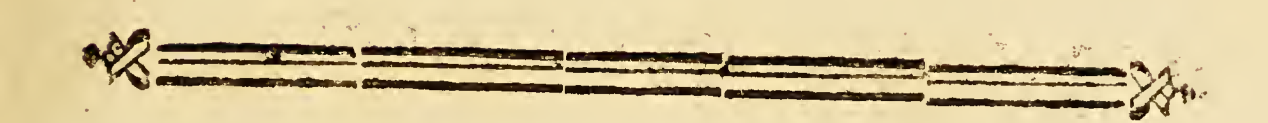

La Cassette
Verte
de
Mr. de Sartine
trouvée
Chez
Melle
Duthé







LA CASSETTE VERTE.



LA CASSETTE VERTE
DE
MONSIEUR DE SARTINE,
Trouvée chez
MADEMOISELLE DU THÉ.

Ipſe dolos tecti ambageſque reſolvit.
VIRGIL.

(Cinquiéme Edition revue & corrigée ſur celles de Leipſic & d'Amſterdam.)

A LA HAYE,
Chez la Veuve Whiskerfeld, in de Platte Borze by de Vrydagmerkt.
M. DCC. LXXIX.

AVIS AU LECTEUR.

QUEL mélange contradictoire de précaution & de négligence n'apperçoit-on pas dans la conduite des Ministres de tous les Pays !

En France tout comme en Angleterre, ils renferment leurs Papiers secrets dans des *Cassettes vertes* : mais ces Cassettes s'égarent quelquefois— C'est à cette précaution & à cette négligence que je suis redevable de la découverte des ruses politiques de Monsieur de Sartine—Il y a environ six semaines que faisant mes visites du matin avec le Révérend Pere Anselme, Jacobin, nous passames chez Mademoiselle du Thé—Nous frappames— Sa femme de chambre, petite brune fort piquante, & dont les yeux sembloient demander l'absolution, nous ouvrit. Sa docilité ne déplut pas à mon compagnon, & m'appercevant qu'il mourroit d'envie d'en faire sa pénitente, je les laissai en me

gliſſant à la ſourdine juſqu'à l'appartement de la maîtreſſe, à laquelle je me propoſois bien de rendre les mêmes bons offices. Le cabinet de toilette étoit entr'ouvert A peine y fus-je entré que j'apperçus ſur le ſopha un chapeau à plumet & une épée. Ma curioſité en fut excitée, & je me déterminai à examiner ce qu'il pouvoit y avoir de plus dans le cabinet. Je ne donnerai pas ici un détail de ce que j'y vis; je me contenterai de dire qu'à force de fouiller je trouvai dans le voile qui couvroit le miroir, une *Caſſette verte.* Quelle découverte pour un Jacobin! Il faut ſçavoir que M. de Sartine (qui n'étoit ſorti que fort tard de chez le Roi) étoit alors dans les bras de Mademoiſelle du Thé, pendant que je m'emparois de ſa Caſſette. Je laiſſe aux ſophiſtes à juger qui de nous deux étoit le plus heureux. M'étant donc ſaiſi de ce tréſor, & l'ayant caché ſous mon manteau, je m'eſquivai furtivement chez moi dans l'intention d'étudier la politique, ſans m'inquiéter de mon compagnon qui ſans doute s'amuſoit à un autre jeu. J'avoue que j'eus d'abord quelques ſcrupules touchant l'uſage que je devois faire de cette Caſſette; mais faiſant réflexion qu'un homme de mon état ne devoit ignorer aucun ſecret, & que puiſque un Roi, qui, en confeſſion, oſe cacher ſes moindres penſées, eſt regardé comme un

un impie, à plus forte raifon un Miniftre qui renferme fes fecrets doit-il être confidérée comme l'ennemi déclaré de la religion; & je conclus que Monfieur de Sartine, ou au moins fa Caffette devoit fubir la queftion—Mais, me dira-t-on, pourquoi publier ces fecrets? Votre ferment ne vous oblige-t-il pas à les céler? Ne nous fuffifoit-il pas de les fçavoir fans vouloir encore les divulguer? A cela je répond que ces papiers même doivent plaider ma caufe & me fervir de ma juftification. Des critiques, en comparant la Caffete de Sartine à celle de Pandore, ne manqueront pas de comparer auffi l'Editeur à Epimethée, il y a cependant une grande différence entre nous deux. Epimethée ouvrit fa Caffette & la guerre & la difcorde fe répandirent pour la premiere fois fur la terre; mais tout le mal étoit fait en France longtems avant que j'ouvriffe celle de Sartine. Le Fabulifte en nous difant que l'Efpérance refta au fond, ne nous apprend-il pas que ce n'eft qu'en fouillant avec foin jufqu'au fond de toutes les Caffettes vertes que nous pouvons trouver le nôtre. Enfin fi par ces papiers je puis prouver qu'on ne peut guères compter fur les Miniftres de France, & encore moins fur l'oppofition en Angleterre—Quel eft celui de mes lecteurs qui ayant à cœur le bonheur de fa patrie ne me fçaura pas bon gré de les

 avoir

avoir publiés. Quant à vous, mes compatriotes, vous que j'aime, & à qui mon exil * doit me rendre cher, si j'ai été assez malheureux pour être coupable d'une indiscrétion, je ne doute nullement que vous ne pardonniez au zéle ardent, mais aveugle, d'un vrai patriote. Mais tandis que je souffre ainsi pour l'amour de vous, ne ferez-vous rien pour vous-même? Ne penserez-vous, n'agirez-vous jamais comme de vrais François?

* Aussitôt que l'éditeur eut prit la résolution de publier ces papiers, il crut que le parti le plus sage étoit de se rétirer en Hollande — La Bastille a été & sera toujours l'ennemie jurée de la liberté de la presse.

AVANT

AVANT PROPOS.

L'EDITEUR a cru devoir publier ces papiers dans le même ordre qu'il les a tirés de la caſſette, & la bonne opinion qu'il a de la pénétration d'eſprit de ſes lecteurs ne lui a pas permis d'y joindre ſes remarques.

LA
CASSETTE VERTE.

Inſtructions pour moi-même. *

QUAND ſa majeſté me parlera de la miſère du peuple, de l'épuiſement des finances, ou de choſes ſemblables, il faudra *haranguer en faveur* de la gloire, de l'amour de l'empire, & ſurtout de Louis le grand.

Si ſa majeſté s'informe des particularités de la perte de Pondichéri, je ferai tomber l'entretien ſur l'artillerie, les armes, & les autres munitions

* Ce n'a pas été ſans beaucoup de peines que l'éditeur eſt parvenu à déchifrer ces inſtructions ſecretes. Il paroît par le MS. qu'elles ont été jettées ſur le papier à diverſes repriſes par Monſieur de Sartine, & écrites tantôt avec une plume, & tantôt avec un crayon.

de guerre prises si glorieusement au Sénégal. La transition d'Asie en Afrique n'est pas bien considérable, & sa majesté n'est pas pédant en fait de géographie.

L'escadre de D'Estaing est en si mauvais état qu'il est bien tems que je découvre que j'ai toujours pensé qu'il ne réussiroit pas — aux deux derniers levers j'ai paru triste, il est vrai, mais cela ne suffit pas. — Il faut enfin se décider—Eh bien! la prémiere fois que le roi parlera de D'Estaing je suis résolu de *sécouer la tête*, & même, s'il le faut, *de hausser les épaules.*

Quoiqu'il soit à propos de louer l'amour généreux & désintéressé que notre jeune Roi a pour l'Amérique, néanmoins la saine politique défend d'en trop dire. Dans une monarchie absolue il est dangereux de parler avec trop de chaleur de l'amour de la liberté. D'ailleurs cela pourroit paroître contradictoire. Car quoi que nous soyons à présent si généreux envers l'Amérique, nous ne sçaurions sitôt oublier la conduite des Anglois en faveur de l'Isle de Corse & si notre cour est si libérale envers le Docteur Franklin, sa Majesté Britannique

tannique ne donne-t-elle pas de quoi vivre au pauvre Paoli ?

Il ſera prudent d'engager un grand nombre de poëtes, de peintres, de ſculpteurs, & de graveurs pour affermir le Roi dans la bonne opinion qu'on lui a inſpirée de lui même, & bannir l'ennui de Verſailles. — A chaque mauvaiſe nouvelle il faudra varier l'adulation. Quelquefois l'amuſer d'une ode, où il ſera mis au rang des Jupiters, des Apollons, des Alexandres, &c. -- D'autrefois ſurpaſſer, s'il ſe peut, le pinceau flatteur de le Brun. --- Le ſculpteur à ſon tour le repréſentera ſous la forme allégorique d'une fontaine à treize jets fertiliſant treize lauriers. — Quant aux graveurs il ſera néceſſaire qu'ils mettent leur génie à la torture pour inventer de nouveaux deſſeins pour les médailles. — Par exemple -- ſa Majeſté liant treize fagots. — ſa Majeſté, figure coloſſale, un pied à Paris, l'autre à Philadelphie. — Mais je crains bien qu'il ne ſoit fort difficile d'inventer des nouveautés; car tandis que Louis XIV. étoit occupé à combattre contre la liberté de la Hollande, les artiſtes s'épuiſerent en invention pour célébrer ſon amour pour la liberté, & lui frappérent

autant

autant de médailles qu'il essuya de défaites. — Cependant si nous ne pouvons pas nous procurer des médailles, il faudra avoir recours à la tapisserie. — Colbert, qui, en fait de ruse d'adulation, ne lecédoit en rien à ses compatriotes les Ecossois, n'avoit assurément d'autre objet, en établissant la manufacture des Gobelins, que de trouver une nouvelle ressource pour la flatterie. Renchérissons sur cette idée, & tendons à neuf le palais de Versailles. — Dessein pour la tapisserie. — Treize Barres, simbole de l'union des treize Etats de l'Amérique, parsemées de fleurs de lis, le tout entrelacé de lauriers en laine.

Necker a un peu trop de conscience, ou il est assez rusé pour vouloir le faire croire à tout le monde. Car il ne veut recevoir aucun émolument, mais s'il n'a ni douceurs, ni contrats, ni présents, ne fait-il pas mentir le vieux proverbe, *point d'argent, point de Suisse.*

A MONSIEUR DE SARTINE,

Rue de Grammont, à Paris.

Monſieur, *Londres 25 Janvier*, 1779.

J'ai eu l'honneur de recevoir vos ordres qui m'ont été tranſmis de la manière la plus obligeante par Monſieur vôtre Secretaire. Les liaiſons que quelques années de réſidence dans ce pays m'ont mis à portée de faire, jointes à celles que vous m'avez indiquées ſi à propos, me feront ſans doute faire quelques découvertes qui ſeront peut-être dignes d'occuper votre attention. Mais je crains bien, je l'avoue, qu'elles ne ſoient en petit nombre. Employé dans cette eſpece *d'ambaſſade ſecrette* par tout autre que Monſieur de Sartine, il ne me feroit peut-être pas difficile de groſſir des riens & de répéter des détails minutieux avec ce zèle officieux & myſtérieux qui ne manqueroient pas de m'être utile. Mais quand je vous écris quels événemens puis-je vous communiquer que vôtre ſageſſe n'ait déjà prévus? quelles opinions puis-je vous ſuggérer qu'en homme intelligent, vous n'ayez conçues auparavant? cet obſtacle feroit difficile à ſurmonter dans tous les pays, mais il l'eſt cent fois plus en Angleterre: Pays de licence où l'office d'un Eſpion ſe réduit preſque à rien. Une douzaine de Gazettes tous les matins &

autant

autant tous les ſoirs, ne nous laiſſent en vérité rien à faire. A Londres c'eſt un prodige qu'un ſecret, même dans les affaires les plus privées. Quant aux affaires publiques, les Patriotes ſont gloire de ce que dans une conſtitution libre, le ſecret eſt en horreur. Il ſemble effectivement que cela ſoit; car les Meſſieurs de l'Oppoſition exigent qu'on leur communique non ſeulement les comptes les plus minutieux de l'Armée, de la Marine, & des Impôts, mais auſſi les lettres des Miniſtres, les inſtructions les plus ſecrettes des différens départemens, & enfin tous les papiers dont la communication prématurée peut leur ſervir à déranger les plans les mieux concertés des Miniſtres. Ils exigent, dis-je, que ces papiers ſoient expoſés ſur les tables du Parlement, où à peine ſont-ils étalés que de façon ou d'autre le contenu en eſt bientôt imprimé & en peu de jours rendu public. Ainſi les Miniſtres de France en ſavent toutes les particularités auſſi bien que ceux d'Angleterre, & les étudient avec bien plus d'attention & avec cent fois plus de profit que ceux qui en ont d'abord exigé la communication. Pauvre encouragement pour un Eſpion en Angleterre. Les gazettes, les brochures, les débats du Parlement, les remembrances & tout ce fatras de libelles périodique dont eſt farcie la boutique de notre bon ami le Sieur Almon, ne laiſſent

laiſſent guères de découvertes à faire dans le champ étroit & battu de la politique. Pour me rendre donc eſſentiellement utile, je me bornerai aux motifs ſecrets & aux intérêts cachés qui font agir les factions oppoſées : & puiſque les Anglois publient le texte de la politique, il faudra ſe contenter d'en faire le commentaire. Engagés, comme nous le ſommes, dans une guerre que les harangues, les écrits, les prédictions, & les ménaces de l'oppoſition en Angleterre, nous ont fait entreprendre; il ſera de la dernière conſéquence de pénétrer leurs intentions, de découvrir leurs vrais deſſeins, ou pour mieux dire, devenir *l'eſpion de leurs cœurs*, étude d'autant plus facile à un Jéſuite défroqué, que ces recherches ſeront dirigées par les mouvemens du ſien.

Je ſuis invité à dîner chez Lord Shelburne, & je ſaiſirai la première occaſion qui ſe préſentera pour vous faire paſſer mes premières dépêches. Trop heureux ſi je pouvois vous donner des témoignages plus ſolides du reſpect & de l'attachement parfait avec lequel,

J'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble, très-obéiſſant, & très-dévoué, & très fidèle ſerviteur.

A MONSIEUR DE SARTINE.

(*Secret.*) *Ancien Hôtel de Lautrec.*

Mon cher de Sartine,

Gerard dans la derniere lettre qu'il m'a écrite, me fait un détail assez plaisant de ce qui s'est passé dans la prémiere audience que lui a accordé le Congrès. Je vous l'envoie, elle vous fera rire. Quel dégoût ne paroît il pas avoir pour cette méprisable *vermine* !

Votre, &c.

Grayier de Vergennes.

à Philadelphie ce 21 Aout 1778.

Mon cher Monsieur.

Vous vous appercevrez que dans mes dépèches publiques j'ai exagéré autant que j'ai pu les détails de ma prémiere audience, afin de donner au Roi une bonne opinion de ses nouveaux *alliés*. Mais en vous écrivant j'oublie le ministre & me moque de cette ambassade. La politesse forcée de ces rebelles crotés nous a bien réjouis mon secrétaire & moi, & nous en avons fait le comptecourant que voici.

Je suis sincerement

Votre, &c

Conrade Alexandre Gerard.

Compte

Compte courant de complimens entre Gerard, & Le Congrès.

Doit	Avoir.
Pour un caroſſe à ſix chevaux pour me *trainer* à l'audience, y compris deux Délégués.	Permis à un d'eux de s'aſſeoir auprès de moi ſur le même ſiège.
Item,	
Au Préſident & au Congrès qui à mon entrée ſe ſont tous levés.	Une révérence de mon Secrétaire & de moi.
Item,	
Pour avoir écouté mon François & l'avoir fait traduire.	Ecouté leur mauvais Anglois.
Item,	
Pour la harangue du Préſident, & ſa révérence ridicule après l'avoir prononcée.	Permis à mon Secrétaire d'en tirer copie.
Item,	
Pour vingt ſept révérences gauches reçues de tems à autre dudit Préſident, & de ladite vermine.	Un de ma part & vingt-ſix de la part de mon Secrétaire.
Item,	
Pour m'avoir placé dans un fauteuil vis-à-vis du Préſident.	Conſenti à diner avec eux après l'audience.
Item,	
Pour s'être tous enivrés en l'honneur de l'Alliance.	Nous conſentimes mon Secrétaire & moi à être ſouls de leur vin & de leur compagnie.

A MONSIEUR DE SARTINE, &c.

Londres, 3. Février, — 79.

Monfieur,

J'aurois eu l'honneur de vous donner plutôt de mes nouvelles, si retenu par la crainte d'être découvert écrivant par la poste, je n'eusse été forcé d'attendre une voie plus sure. J'y étois d'autant plus porté, qu'il me tardoit de vous remercier de ce que vous avez bien voulu me permettre de tirer par avance fur vous pour la fomme de deux cents louis.

Quelques jours après vous avoir écrit, j'allai dîner chez Lord Shelburne—Monfieur de Floffac, ami intime du Dr. Price ce célèbre calculateur, lui avoit parlé de moi fi favorablement, que le Docteur avoit confeillé à ce Seigneur de m'attirer chez lui. C'étoit le 30 du mois de Janvier; fête pour tout bon républicain! On nous annonça; & nous fumes immédiatement introduits dans la bibliothêque — Nous y trouvames ce Seigneur avec tous ceux de fon parti; c'eft à dire, Monfieur le Colonel Barré, & Monfieur l'Avocat Dunning —Ces trois politiques étoient affez finguliérement occupés—Ils recevoient du Dr. Prieftly une leçon d'Electricité, mais qui vifoit toujours à la politique—Ils s'en tinrent d'abord à des expériences

ences de pure curiofité, dont l'une me parut affez fingulière — Ils placèrent l'Orateur *Dunning* petit homme fort gros, fur un efcabeau à pieds de verre ; de forte qu'il me rappella la reception du Dr. *Laft* dans le Diable boiteux, comédie de feu Monfieur *Foot* — Je demandai, s'il alloit haranguer; lorfque Lord *Shelburne*, fort obligeamment, me fit figne de lui toucher le nez du bout du doigt. Je le fis, &, à mon grand déplaifir, il en fortit des étincelles. D'abord je foupçonnai que la machine étoit conftruite dans l'intention d'illuminer la phifionomie; mais ils me dirent que ce n'étoit qu'un divertiffement avant l'opération qu'ils alloient commencer — il defcendit de l'efcabeau, & on lui mit autour du cou un fil d'archal, pour conduire le feu électrique au travers de fa gorge : Car l'Orateur a la voix bien rauque, & le Dr. *Prieftly* le flattoit qu'en peu d'années fes opérations, fouvent réitérées, pourroient peut-être diffiper le flegme, & lui rendre la voix—Cette politique phyfique achevée, Monfieur le Colonel *Barré* prit la parole — Homme d'efprit, mais fort bruyant ! —à l'entendre, on diroit qu'il n'eft perfonne qu'il ne connoiffe en France, & même dans tous les quartiers du monde connu — J'avoue, que, lorfqu'il me dit qu'il vous connoiffoit particuliérement, je fus étonné que

vous ne m'en euſſiez rien dit *. Le Colonel a la voix tout-à-fait montée aux tons de l'oppoſition ; une Baſſe taille, capable d'exprimer les doutes & les craintes d'un patriote ; & une cadence ſemblable aux éclats du tonnerre, fort propre à ménacer un miniſtre — Ces deux Orateurs ſont les ſeuls à qui Lord *Shelburne* fait part de ſes conſeils, & de ſes eſperances ; & ce n'eſt pas à-tort. Car l'un a la réputation d'être le meilleur des avocats dans une *mauvaiſe* cauſe ; & l'autre paſſe pour le plus grand conteur de l'univers—On ne voit ni la déſunion ni la jalouſie regner dans ce parti ; & comment cela ſe pourroit-il ? aſsûrément c'eſt un article de foi entr'eux, que trois perſonnes en fait de politique ne font qu'un—Cependant quelques amis ſubalternes ne ſeroient pas de trop ; car ils reſſemblent aſſez, à préſent, à trois Amiraux, qui n'auroient point de vaiſſeaux ſous leurs ordres. Mais ils ont trop de fierté pour s'unir à aucun parti, ſoit miniſtres, ſoit oppoſition. — Ce Seigneur, il eſt vrai, eſt une eſpèce de Miniſtre par *anticipation* ; & il ne ſe paſſe point de jour

* Quoique je ne connoiſſe point du tout ce Monſieur, qui me connoit déjà ſi bien, il ne ſeroit pas de la bonne politique de le déſavouer. — Il peut m'être utile dans le beſoin.

qu'il

qu'il ne faffe la répétition du rôle qu'il s'imagine jouer enfin. —chez lui, tout fe fait par étiquette. — Il reçoit fa compagnie ordinaire avec tout l'appareil d'un grand lever.— Là, chacun a fon toutr. — Suivant les rangs, il proportionne fes fourires, & a des formules de complimens différens ; affectant, dans la converfation, de fe mettre à la portée de ceux qui l'écoutent.

Autant que j'en puis juger, il a la manie de vouloir paffer pour le Mécène de l'Angleterre. Il voudroit qu'on crût que ce n'eft que par lui que les beaux arts exiftent. — Quelqu'un invente-t'il une nouvelle efpèce de ratière? c'eft le mortifier que de ne pas le croire le patron d'un artifte fi utile. — Sa converfation, dont la politique eft toujours le fujet, eft un mêlange des fentimens & des dictons de fes deux amis, & de fes deux philofophes. De forte qu'on peut fort bien le comparer à une Encyclopédie parlante, où les différens fujets font traités par différens profeffeurs. L'art militaire, & *la connoiffance du monde*, par le Colonel *Barré*; toutes les rufes & les diftinctions fubtiles de la loi, par l'Avocat *Dunning*; la philofophie & le fcepticifme par le Dr. *Prieftly*; & les paradoxes politiques, par mon ami le Dr. *Price*. Ce mêlange fans être original, ne laiffe pas d'être frappant.

On

On admire le tableau qui repréſente un ſi bel enſemble : car quoique les arbres ſoient d'un peintre, le bétail d'un autre, & les figures d'un troiſième, néanmoins le deſſein en eſt grand, & la combinaiſon de ces beautés éparſes eſt curieuſe & ſplendide.

Mylord lui-même s'adonne principalement à l'étude des finances. — Il a toutes ſortes de liſtes de toutes ſortes de choſes. — Il a eu la bonté de me dire en confidence, qu'il avoit découvert mille nouveaux ſujets pour mille nouvelles taxes; & qu'il ne doutoit nullement que la nation Angloiſe ne lui en ſçut bon gré, ſi jamais il entre dans le miniſtère, — Auſſi eſt-il ſi attentif à ces calculs, qu'il y penſe en tous tems & en tous lieux, — il aſſura derniérement la Chambre des Pairs, dans un débat touchant l'Amérique, qu'il ſe promenoit tous les jours à cheval dans Hide Park, pour faire le calcul précis du nombre proportionné des chevaux qui ſont en Angleterre, par le nombre de ceux qui ſont dans la province de Middleſex, afin d'impoſer une taxe générale ſur les ſelles & ſur les brides.

C'eſt à vôtre pénétration ordinaire, que je laiſſe le ſoin de déterminer, quels ſervices ce parti peut rendre aux miniſtres de France, en décriant

ceux

ceux d'Angleterre. Pour moi, je puis plus aisément deviner, par leur conduite présente, ce qu'ils feroient pour vous servir, s'ils étoient eux-même à la tête du ministère. —J'espere pouvoir vous donner bientôt une esquisse du *Parti de Roc-kingham.*

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Vôtre très humble, &c.



A MONSIEUR DE SARTINE.

Verſailles, *Mars* 22, 1778.
Dimanche au ſoir.

Mon cher ami,

Je viens du lever de la Reine; il a été d'une longueur épouvantable, & vos Ambaſſadeurs d'Amérique y ont eu leur audience. En voilà plus qu'il n'en falloit pour me donner mal à la tête, & me diſpenſer de vous écrire. Mais je n'ignore pas qu'il vous tarde de ſavoir ſi on les a trouvés à ſon goût, ou au moins paſſables. Tout bien conſidéré, là là! — Mais à qui en avez-vous l'obligation? C'eſt bien à la *Comteſſe Jule de Polignac*, & à moi. Nous avons eu, je vous aſſure, bien de la peine à perſuader à la Reine de les endurer. Malheureuſement Mademoiſelle *Bertin* avoit été admiſe le matin chez la Reine; & vous ſavez combien la guerre avec les Anglois eſt peu propice aux intérêts des marchandes de modes. Elle avoit donc tellement tourné ces Ambaſſadeurs en ridicule, que, quand ils ſont entrés, ſa Majeſté a eu toutes les peines du monde à s'empêcher de rire. Je n'en ſuis point étonnée. En vérité, mon cher ami, ils étoient mauſſadement mis; &, choſe ſingulière, il n'y en avoit aucun qui eut l'air diſtingué. Nous avons eu beau lui vanter la ſimplicité de leurs mœurs, leur mépris pour toutes ſortes de formalités! „ Ma foi

foi, (a dit la Reine), il faut avouer que ce n'eſt que de la canaille! „ Mais, lui ai-je dit, examinez le chapeau blanc du Dr. Franklin, c'eſt l'emblême de l'innocence; & ſes lunettes a dit la Comteſſe, celui de l'économie (*un des verres étoit caſſé*), „ Aſſurément, a dit ſa Majeſté, ce Dr. Franklin eſt fort *ſingulier* en toutes choſes. „ Nous avons ri de cette ſaillie, & la Reine a repris ſa bonne humeur. Le *Duc de Coigny*, qui étoit alors préſent, l'a aſſurée que ce Docteur, tout ſingulier qu'il étoit avec ſon chapeau blanc & ſes lunettes borgnes, avoit trouvé le ſecret de mettre des éclairs en bouteilles; & qu'il pouvoit en les débouchant, cauſer autant de maux que Pandore, en ouvrant la boëte, ou les compagnons d'Uliſſe, en déliant leurs outres. Ce qui nous a bien fait rire, car nous n'y comprenions rien. — Enfin nous avons aſſez bien ménagé les choſes juſqu'à préſent. Mais, de grace, mon ami, envoyez des Maîtres à danſer & des tailleurs François à ces Ambaſſadeurs barbares, & ſurtout engagez ſon Excellence le Docteur à faire racommoder ſes lunettes.

Adieu.

Lamballe.

A MONSIEUR DE SARTINE.

Londres 15 Février, 1775.

Monſieur,

Je ſuis chaque jour de plus en plus convaincu de la difficulté qu'il y a à découvrir des ſecrets qui en vallent la peine. Vous l'aviez bien prévu puiſque vous m'indicates les perſonnes qui pouvoient m'être les plus utiles dans mon ambaſſade ſecrette. A la tête de votre liſte ſe trouvoit Monſieur *Le Texier*. Je me rendis à ſon Hôtel dans Market-Lane, & voici quel fut le réſultat de mon audience. D'abord il m'aſſura que ſa patrie lui étoit encore chère; mais qu'à préſent il étoit obligé de faire un peu de trève à ſon amour pour elle, parceque, pour obtenir l'adminiſtration de l'Opéra, il avoit été forcé de promettre par ſerment à ſes protecteurs de ne jamais rien dire ou écrire touchant la politique. Je lui repréſentai que cela ne pouvoit avoir lieu qu'en public, mais que nous pourrions fort aiſément avoir des conférences nocturnes. Ah! Monſieur, s'écria-t-il, qu'il vous ſouvienne de *Beaumarchais* & de *Deon*! nos rendez-vous ne ſerviroient qu'à renouveller l'idée de *l'accouplement des Eſpions*, & on ne manqueroit pas de ſe demander, lequel des deux eſt le mâle? — Il continua à m'aſſurer qu'il étoit attaché à ſa patrie

& à

& à Monſieur de Sartine; & après avoir rêvé quelque tems, je crois, me dit-il, avoir trouvé un moyen tout-à-fait nouveau, & plus curieux que les Hiérogliphes & le jus de citron, pour communiquer mes ſecrets ſans compromettre en rien la promeſſe que j'ai faite. Comment? lui dis-je, comment? par la maniere d'ajuſter ma chevelure. D'ajuſter ſa chevelure me direz-vous? Oui, & nous avons ſi bien concerté le plan de nos ſignaux, que je puis à préſent, à l'aide d'une lorgnette, interprêter, même à l'autre bout de la ſalle de l'Opéra, toutes ſes penſées en matieres politiques, par l'arrangement & le nombre de ſes boucles. Par exemple, quand il y aura apparence que les *actions* doivent *hauſſer* ou *baiſſer*, ſes boucles ſeront placées *audeſſus* ou *audeſſous* de ſes oreilles, qui, à cette diſtance, feront pour moi comme une eſpèce de baromètre ou d'échelle graduée pour m'inſtruire des changemens qui doivent arriver dans les fonds publics. Je déterminerai de la même maniere par la *groſſeur* ou la *petiteſſe* des boucles, ſi les Miniſtres ſeront *rigides* ou *flexible* envers les Américains; & s'il en *augmente* ou *diminue* le nombre, alors je découvrirai ſi les factions doivent devenir *plus* ou *moins nombreuſes*; affaire très importante pour nous

nous pendant la Séance du Parlement! J'aurois souhaité, je l'avoue, qu'il eût renchéri sur cette idée, & qu'il eût destiné les différentes côtes de sa tête à exprimer ses remarques sur les partis opposés en politique. Le *droit*, exemple, pour le Ministère, & le *gauche* pour l'opposition; les boucles d'un côté pour les *Whigs*, & celles de l'autre pour les *Toris*, & comparer par ce moyen les *oui* & les *non* par la différente proportion des boucles des deux côtés. C'est trop exiger de moi, me dit-il, fut-il même possible de faire approuver à Madame *Hubbard* un pareil paradoxe en fait de frisure, la nouveauté seule suffiroit pour causer des soupçons, & me faire découvrir. A cela près il a promis d'être fort exact dans ce qu'il me communiquera. Il a en conséquence fait un secrétaire de son valet de chambre, afin qu'il dessine sur ses cheveux ce qui se passe dans sa tête — Vous voyez donc Monsieur, quelle difficulté il y a à tirer quelques secrets de ses meilleurs amis même, & de quelles distinctions délicates dépendent mes découvertes. Je ne laisserai pas cependant de m'en prévaloir autant qu'il me sera possible afin d'obéir à vos ordres. J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

(LISTE DE TITRES FRAPPANS

Pour des brochures à compoſer, & des traductions à publier, le tout en notre faveur. S——)

Porte-feuille de Monſieur Voltaire, communiqué par ſon légataire.——Bien des blaſphêmes, & encore plus de paradoxes, pour amuſer les Américains.

La Nobleſſe commerçante—douzieme édition, revue & corrigée, à l'uſage des Miniſtres de ſa Majeſté, par Monſieur *Terray* *, (Capitaine de Vaiſſeau au ſervice de S. M.) & par Monſieur *Beaumarchais*.

L'Harmonie du deſpotiſme & de l'Anarchie, dédiée à l'auteur du *Sens commun* —poëme écrit pour célébrer l'alliance entre Sa Majeſté & le Congrès.

Penſées libres ſur la Baſtille—Une réfutation par avance de toutes les brochures de nos ennemis.

* Caſſé pour avoir un peu trop rencheri ſur ſon ſyſtême en ſurchargeant ſa frégate de marchandiſes.

Dialogue aux Enfers, entre Lally & d'Eſtaing— Il faut faire compoſer cette brochure tout de ſuite, mais il ne faut pas encore la publier ; car *d'Eſtaing* peut encore échapper, ſi l'Amiral *Byron* a du gout pour les illuminations.

La tête leur tourne—Eloge des deux Freres, les *Howes*.

Choix de la Reine entre Pallas & Venus—En imitation du choix d'Hercule—Une Ode—parceque ces merveilles exigent du ſublime.

Mentor & Telemaque, ou *une bride pour le Poulain*—Flatterie pour le vieux *Maurepas* & Sa Majeſté.

Je m'en lave les mains — Excuſe pour moimême.

Traductions des brochures Angloiſes.

—*Recueil des harangues imprimées & des brochures prononcées au Parlement par Monſieur Burke*. Traduites littéralement.

Lettre de Monſieur Hartley à ſes conſtituans à Hull. Les ſoliciſmes & l'orthographe un peu corrigés.

Ces libelles périodiques ſous le nom *The Engliſhman*, mais qu'on pourroit à plus juſte titre appeller *Le François.*

Enfin tout ce qui ſe trouve chez le Sieur Almon, depuis la démiſſion du Duc de Grafton, en exceptant toujours les Lettres de Junius.

* *
*

A MONSIEUR DE SARTINE.

Mardi matin à onze heures & un quart.

Mon cher Sartine,

Que ferai-je de l'inclufe?—Il ne fe paffe pas de femaine que je ne reçoive deux ou trois lettres de cet homme-là. Ce qu'il dit eft bien vrai; & je crois que nous devrions faire quelque chofe pour lui, ou au moins le lui promettre. J'efpere que votre mal de tête eft paffé—La Ducheffe me charge de vous dire que vous n'en guéririez jamais fi vous perfiftez à écouter les radoteries du vieux Maurepas. Il lui femble qu'on eft affez puni d'être obligé d'écouter le Roi.—Si vous n'avez rien de mieux à faire après l'Opéra, venez fouper avec nous.

De Chartres—

P. S.

Vous êtes bien bon de vous informer de la fanté de notre petit *Valois*—Ce n'étoit qu'un rhume—Sa mere voulut abfolument le mener voir les illuminations.

(Inclufe)

(Incluse) *Toulon à bord du Royal Louis.*
14 *Sep.* 1778

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR le DUC de CHARTRES.

Monſeigneur,

Je ne ſuis point du tout étonné que la multitude & l'embarras des affaires importantes qui occupent ſans ceſſe votre Alteſſe, vous en faſſent oublier une d'auſſi peu de conſéquence que l'eſt l'intérêt d'un ſimple individu. Mais permettez-moi de vous faire obſerver qu'au moment même que la victoire du 27 du mois de Juillet eſt le ſujet des applaudiſſemens du public, il y va de l'honneur de la nation de récompenſer les conſeils que j'ai préſumé de donner, & qui ont eu une ſi heureuſe réuſſite. Sans mon avis, l'équippement de cette Flotte qui vous a acquis une ſi grande réputation auroit été retardé fort longtems, ou peut-être abſolument empêché. Je ſupplie votre Alteſſe de ſe reſſouvenir que ce fut à ma perſuaſion ſeulement qu'on mit des copies de l'*Ordre du mouillage de Breſt*, à bord des vaiſſeaux qui furent pris par les Anglois. Je prévis bien qu'ils s'y laiſſeroient tromper, & qu'ils

qu'ils en feroient allarmés. L'événement a furpaffé de beaucoup mon attente. La Flotte Angloife rentra dans fes ports, & la nôtre fut équippée fans aucun empêchement. J'ofe me flatter que votre Alteffe voudra bien fe charger de mon avancement, & me fournir par ce moyen les occafions de fignaler mon zéle dans les combats comme je l'ai fait dans les confeils. —J'ai l'honneur d'être avec le plus profond refpect.

Monfeigneur,

Votre très-humble & très-obéiffant

Jean, Jacques, Charles, Louis Gafconade,

Garde Mariné.



A MONSIEUR DE SARTINE.

Lundi au soir six heures & demie.

HELAS, mon cher Sartine, l'émeute & nos espérances se sont évanouies tout à la fois. Soit que les grands accès ne durent guère, ou que la dépense, qu'on a faite pour les illuminations, ait eu le même effet qu'une saignée dans la fiévre, cette *Keppelerie* a tout à fait cessé. Plus de régal bourgeois en l'honneur de l'innocence. — Plus de pierres & de chandelles — plus d'Aldermans à cocardes bleues — plus de Bourgeoises avec des jarretieres à la *Keppel.* — Il a refusé le commandement de la Flotte, & sa popularité a baissé avec son pavillon. C'est ainsi qu'à fini cette étrange farce, où l'on a vu le principal acteur avoir du succès & être blamé; remercié du Parlement & oublié par le peuple. — C'étoit un projet bien concerté, & qui promettoit beaucoup. Il faudra faire jouer quelque autre machine, pour créer dans la nation cette désunion, qui nous a toujours été d'une grande ressource.

Je suis très sincerement,

Vôtre &c. FRANKLIN.

P. S. Cette mauvaise nouvelle m'a tant attristé, que je ne saurois aller souper chez vous ce soir. Ayez la bonté d'en faire mes excuses à Madame de Sartine. Si je me trouve mieux demain j'irai manger votre souper. —

(PASQUINADE — trouvée aux Tuilleries — écrite, ſelon les apparences, par le *Marquis de Louvois*. — J'ai conſeillé à *D'Orvilliers*, de lui faire ſa cour plus que jamais.

S——)

AVIS AU LECTEUR.

La Victoire navale du 27 de Juillet, quelqu'indéciſe qu'elle ait été, de part & d'autre, a été ſi fortement reclamée des deux cotés, qu'il n'eſt pas poſſible de ſe déterminer à l'attribuer à une nation, ſans faire outrage aux raiſons convaincantes de l'autre; mais je me flatte d'avoir trouvé le moyen de ſatisfaire également tous les Partis, ſans me compromettre, en laiſſant lire chacun ſelon ſes deſirs. — Le *Credo double* des Jéſuites m'en a fourni l'idée, & le deſir que j'ai de contenter tout le monde m'a donné l'envie de l'exécuter: Ceux, qui deſirent donner tort aux Anglois, liront de ſuite les vers ci-deſſous: ceux au contraire, qui peuvent ſe perſuader que Monſ. D'Orvilliers fut le vainqueur, les liront *en colonnes*. — Quant à moi je ſuis ſi partagé entre les différens raiſonnemens, que je ſuis des deux opinions: ceux qui penſent comme moi les liront de l'une & de l'autre manière. —

La

LA VICTOIRE DU 27 JUILLET,

Prouvée & donnée à celui qui a le droit de ſe l'attribuer.

Ceux là perdent la mé-
moire
Qui donnent aux François
la victoire
Quand Monſieur d'Orvil-
liers *écrit*
C'eſt un tas de fauſſetés
qu'on lit
De faux rapports que je
déteſte !
Quand on eſt plus fort on
reſte,
Les François entrent dans
leur port
L'Anglois ſe trouvant le
plus fort.

qui diſent les Anglois vic-
torieux
ont raiſon d'être glo-
rieux
la vérité eſt claire &
bonne
dans la défence que Keppel
donne
de s'en aller il n'eſt pas
permis,
ſi l'on trouve des en-
nemis
quand l'ennemi a pris la
fuite
on ſe diſpenſe de la pour-
ſuite.

MONSIEUR DE SARTINE.

Vendredy matin à onze heures & demie.

POURQUOI m'avoir ainsi manqué de parole? —Je vous attendis toute la soirée — toute la soirée — Seule! — Que vous auriez ri de mes remarques sur l'incluse! je fus obligée, je vous assure, d'employer toute mon éloquence pour qu'on me permit d'en faire la lecture. *Angélique* fut toute la matinée de belle humeur pendant qu'elle m'habilloit; & je m'attendois certainement à quelque chose de merveilleux. Enfin elle m'avoua qu'elle avoit reçu de fort bonnes nouvelles de l'Amérique. — Je vous les envois. — Vous n'ignorez pas que Mr. *Maréchal*, valet de chambre du *Marquis de la Fayette*, a toujours eu du tendre pour mon *Angélique.*—Nous avons, vous & moi, souvent ri aux dépens du Maître; — Ce fameux Don Quixote. — Pourquoi ne pas nous divertir de l'Ecuyer aussi? — A ce soir — en attendant, mon cher petit ange, pensez à

Votre passionnée & fidèle,

Du Thé.

(L'inclufe.)

A MADEMOISELLE,

MADEMOISELLE ANGELIQUE,

FEMME DE CHAMBRE, &c. &c. &c. &c.

DE MADEMOISELLE DU THE'.

Philadelphie, 24 *Septr.*—78.

Enfin, Divine *Angélique*, l'amour nous fourit. — Mon Maître eft las de ces Sauvages. — Nous retournerons, & ton fidèle *Maréchal* mettra fes lauriers à tes pieds. — Que ton petit cœur auroit palpité le jour que nous nous préparions à combattre, je dis *nous*, car fi mon Maître eût été tué, j'avois réfolu de ne pas demeurer les bras croifés; & puifqu'il avoit envoyé un défi à *Milord Carlifle* pour avoir ofé manquer de refpect à *fon* Maître, par Dieu & tous les Saints du Paradis! s'ils s'étoient battus, j'aurois fait repentir Monfieur *Storer* d'avoir ofé fe moquer du *mien*.—Mais ce poltron d'Anglois envoya une excufe au Marquis.—Chofe honteufe!—après toutes les dépenfes que nous avions faites pour nous préparer pour ce duel.— O *Angélique*! Quel habit de combat! Superbe! D'un drap écarlatte garni d'olives en or, & doublé d'une des plus belles fourures que l'Amérique

mérique ait jamais produites. — Des efcarpins magnifiques à talons rouges, & auffi bien faits que ces malotrus en font capables. S'ils fe fuffent battus, quel grand fpectacle n'auroit-ce pas été ? J'avois mis les cheveux du Marquis en papilottes, & je devois lui faire fix boucles de chaque côté. — Mais tout eft fini, & nous quittons ce pays. — A te dire la vérité, Ma chere *Angélique*, le Congrès de *Milord Wafhington* eft au défefpoir de notre départ. Mon Maître paffa hier toute la journée à leur écrire une lettre pour les confoler. J'écoutois, & je lui entendis répéter ces fuperbes mots. „ *Dès le moment que* j'ouis parler *de l'Amérique, j'eus de l'affection pour elle. — Dès le moment que j'appris qu'elle combattoit, je brulai du defir de répandre mon fang pour elle. — & le moment où je pourrai lui être de quelque utilité, fera le feul moment pour lequel je croirai qu'il vaut la peine d'exifter.* „ Oh ! aimable *Angélique*, Quels trois beaux momens que ceux-là ! Cependant tout beaux qu'ils font, ils ne valent pas ceux que je te réferve. — La lettre du Marquis a eu tout le fuccès qu'il en attendoit. — Le Congrès de *Milord Washington*, tout bien confidéré, s'eft affez bien comporté dans cette affaire. Il a écrit au Docteur Ambaffadeur d'acheter une belle épée, & d'en faire préfent à mon Maître. Qu'en

dis-tu Angélique? De plus, Monſieur *Laurens*,, prie Dieu, dans ſa lettre, de bénir & de protéger le Marquis.,, — Quelle épée! Quelle bénédiction! — Quant à moi, on ne m'a donné ni l'une ni l'autre. Que le diable les emporte! S'ils m'avoient fait préſent d'une jolie épée, je les aurois tenu quittes de leur bénédiction. — Mais, Ma chere Angélique, aime moi toujours, & je me paſſerai volontiers de leurs épées & de leurs bénédictions.

Je ſuis & ſerai toute ma vie,

Ton Eſclave,

Jean Charles Jacques Maréchal.



DISTRIBUTIONS SECRETTES

	Livres, ſols.
A Monſieur ——— pour avoir fait ſupprimer un libel contre la Reine——	80,000 0
Au même pour nous avoir envoyé des Levriers d'Angleterre.	20, 000 0
A Monſieur *Jacques*, pour avis reçus, & pour dépenſes en priſon.	20, 000 0
Au même, pour payemens faits à Monſieur *Smith*, à Plymouth ; Monſieur —— à Portſmouth ; —— au Sr ——l'Apothicaire a Chatham ; à Mademoiſelle—— à Deptford ; à Madame—— à Woolwiche ; —— à Meſſieurs—— à Briſtol ;—— à Meſſieurs à Limehouſe, Vapping, Blackwal, &c &c.	15,000 0
A un Alderman de Londres, pour l'état de ſon régiment dans la milice—— par les mains d'Alderman Lee —— La queſtion de ſavoir ſi cette ſomme lui eſt jamais parvenue.	10,000 0
Au Colonel *Brome*, Maître Canonier du Parc de St. Jacques, pour un compte exact de l'Artillerie d'Angleterre.	12, 000 0

	Livres.	fols.
A la veuve & au joli petit poupon de feu Monfieur Jean le Peintre.	4,000	0
A Monfieur l'Abbé Jackfon, Editeur du Ledger, de l'Avertiffeur Général, & du Paquet de Londres — N. B. Il m'a été recommandé par ma bonne amie la Ducheffe de Kingfton.	11, 298	4*
A l'honnorable T W pour des détails importans.	80, 000	0

N. B. Son Excellence le Docteur Francklyn, promet que le Congrès nous rembourfera auffitôt que les affaires iront mieux——

A Monfieur Panchaud, pour les pertes qu'il a faites, quand au lieu d'être un *Bull* il s'eft trouvé n'être qu'un *Bear*, en effayant de faire baiffer les fonds d'Angleterre, lorfque les nouvelles de la prife de St. Lucie, de celle de Pondicheri, & du Blocus de d'Eftaing arriverent fi mal à propos.	400, 000	0
Au même pour de l'argent avancé à T W pour pertes faites dans une pareille entreprife.	155,000	0

* *Cette fraction provient de ce que j'ai payé jufqu'à la derniere feuille defdits Ledgers, Avertiffeurs Généraux & defdits Paquets de Londres.*

Pour

	Livres, fols.
Pour argent avancé à fon Excellence le Docteur Franklin jufqu'à l'arrivée de fa flotte chargée de Tabac.	130,000 0
A fon autre Excellence Silas Deane, pour le tranfporter à l'Amérique	100,000 0
A fa troifieme Excellence.	100,000 0
A Monfieur Sayre, Ambaffadeur d'Amérique à la Cour du Roi de Pruffe, pour le dédommager de ce qu'il n'y a pas été reçu.	80,000 0
Pour illuminations fur le pont neuf, &c. par ordre du Duc de Chartres.	10,000 0
A divers Poëtes pour quantité d'Odes fur la victoire remportée fur mer, à fix fous par ftance.	5,000 0
A fon Excellence le Docteur Franklin pour faire l'emplête de l'épée dont le Congrès a ordonné qu'on fit préfent au Marquis de la Fayette.	1,000 0
A Beaumarchais, pour payer les deux vaiffeaux qu'il a achetés au Roi	100,000 0
Au Duc de la Vauguyon, pour avoir négocié l'emprunt en Hollande.	150,000 0

	Livres, sols.
A Gérard pour présens distribués secretement parmi les Membres du Congrés: Tabatieres ornées du portrait du Roi, pour leurs femmes & leurs filles—une boîte, remplie de rouge, dont *la* Reine se sert, pour Miladi Washington, deux fois plus belle que l'épée du marquis de la Fayette, &c.	600, 000 0
A mon Secrétaire pour lui-même, & purement pour le récompenser de son intégrité.	500, 000 0
	5434, 298 0

A l'un ARNOLD.



(Cette Lettre valoit bien la peine qu'on la déchiffrat —— Elle vient du meilleur de mes Espions —— Le projet eft excellent; j'en pourrai tirer avantage —— Cette tentative peut amufer les marchands de fucre qui ont fait banqueroute : quoiqu'ils n'y gagneront rien quand même elle réuffiroit —— Mais j'en doute —— Je n'aime pas ces courans dont parle d'Orvilliers, ils pourroient bien nous être auffi nuifibles à *Jerfey* qu'ils l'ont été à *Oueffant*. S ——)

Nous avons à préfent une belle occafion d'attaquer Jerfey.

123 † 75, 836 ≡ 4 : 2. 342 † *ab.* 11. 19 : 6 : *Q* : 187. 91 : 3 : 4.

Tous les Officiers de la Marine fe querellent entr'eux

18. 3. 78. 800 ☞. 62. 3 8 4 : † † 36 9 ≡ 312.

Le paffé les occupe tellement qu'ils oublient le préfent.

3 : 800. 24. 6 (†) 42 9 † 3. 72. 11. 5. 932. °17 : 43

Il y a une grande quantité de nos fucres dans l'ifle,

)(. 3 : *q.* ≡ 800. 24. 6. 42. 9 *S* · *G* : 11. § . 11. 342

Et le Gouverneur refte à Londres pour haranguer au Parlement.

2. 1. 0060 13 4 ‡ - - - 72. 5 ✳ ❋ 312 : *a b.*

Mais furtout il faut que Milord Sandwich foit congédié,

5. 13 : ☺ 8. † 42 : 978 —— 29 ≡ 3 45 —— †. 11. 17. 8 : *W.*

Parce qu'il eft certain à préfent que les chemifes des Invalides ne font pas affez longues

400. ≡ 3. †. 28. 43. 7. *A* : *B* : 17. 32. †. 11. 14.

pour garantir ces pauvres gens du froid, ou pour defcendre jufques dans leurs culottes.

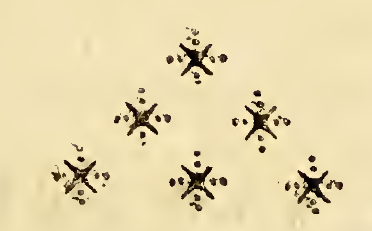
19 : † : 6 *Quefto* —— 33. 14 45 1775. 1776. 1777. 1778. 1779.

Ainfi nous pouvons nous attendre à bien des émeutes, des revoltes, & à toutes fortes de maux.

LE LECTEUR s'attendra peut-être à trouver ici la Lettre concernant le parti de *Rockingham*, que l'Eſpion a promiſe dans une de ces précédentes, mais il a été impoſſible à l'Editeur de la publier. Il eſt vrai qu'il y en avoit une dans la Caſſette ſur ce ſujet, mais fort rayée & fort effacée; & le peu qu'on en pouvoit déchiffrer paroiſſoit fort ſévére contre ce parti de Rockingham, comme on l'appelle. Peut-être que M. de Sartine crut que des gens qui ſe diſent ouvertement les ennemis jurés des Miniſtres d'Angleterre, devoient être les partiſans de ceux de France, & qu'en conſéquence il effaça cette ſatyre comme étant contraire à ſes propres intérêts. Ou bien la politeſſe l'emporta ſur la politique, &, quoiqu'il ſe trouvât fort offenſé des plaiſanteries faites contre les *Shelburniſtes*, il déſaprouvoit néanmoins toutes les perſonnalités ſérieuſes en toute ſorte d'occaſion & ſur toutes ſortes de ſujets. Quoiqu'il en fut, il avoit effacé certains mots & en avoit laiſſé d'autres. Par exemple, on liſoit d'abord, quoiqu'avec bien de la difficulté, beaucoup de choſes ſur l'ariſtocratie, & contre les vieilles prétentions de quelques Seigneurs, qui s'imaginent devoir être Miniſtre d'Etat aujourd'hui

d'hui, parce que leurs Ancêtres étoient de fort ſimples & de fort honnêtes gens le ſiecle dernier. Ceci étoit à moitié effacé, mais à côté ſe liſoit clairement *Vertu héréditaire.* Enſuite il s'agiſſoit de ſavoir pourquoi des deſcendans de familles Hollandoiſes prétendroient vouloir mener le Roi regnant, parce que leurs Ancêtres étoient de la ſuite du Roi Guillaume; & pourquoi George III. donneroit aujourd'hui la préférence à deux ou trois Ducs parce que Charles ſecond étoit éperduement amoureux de leurs Biſaïeules. M. de Sartine avoit auſſi effacé cela, mais il avoit écrit au-deſſus en lettres capitales: *Vieux Whigs fort zélés.*— Auprès des noms de *Grenville* & de *Burke*, on pouvoit encore lire *Stamp act* & *Declaratorylaw*, & les mots *contradiction* & *parti*; le tout ſuivi de longs complimens ſur la ſageſſe de l'un & l'éloquence de l'autre—Ce parti paroiſſoit y avoir été repréſenté ſous l'allégorie d'un hôpital pour les Amiraux & les Généraux invalides; d'un *Chelſea parlementaria*, où l'honneur bleſſé & la réputation flétrie trouvent un azile. M. de Sartine avoit encore paſſé un trait de plume ſur cela afin de ménager dans ce M. S. mutilé, la nuance pour le caractère qui ſuivoit, où, dans des pages entieres de louanges, les mots: *indiſcrétion de jeuneſſe & New Market*, étoient

les ſeuls qui fuſſent effacés — Dans le Poſtſcrip, l'Eſpion avoit donné une liſte de ceux qui devoient en tout tems être admis au lever de Lord Rockingham. Sa femme, à ce que j'ai appris, la lui avoit procurée par l'entremiſe de la femme de chambre de Miladi Rockingham, à qui le portier du Marquis en avoit donné une copie. Cette liſte étoit déchirée, mais ſur un des fragmens on pouvoit lire encore les noms de M. Burke, M. Nollekins, M. Charles Turner, du Duc de Grafton, ceux de Jacques Lee, Jacques Rider, & de Sire George Howard; & ſur un des coins étoit celui du *Capitaine* Walſingham, avec un *Quære* quant au *Colonel*



A MONSIEUR DE SARTINE,

En lui envoyant une Lettre de Monſieur Necker.

Quelle Lettre que celle que je vous envoie ! Le Roi la lue & en a friſonné, & j'avoue que je n'ai pû la lire ſans effroi. Il faut enfin nous déterminer à faire quelque choſe, & le plutôt ne ſera que mieux— D'où vient que *La Mothe Piquet* n'a pas encore mis à la voile ? L'Amérique nous tend les bras— Quel coup ſi *De Graſſe* ne réuſſit pas ! je le crains bien— *D'Eſtaing* a trompé nos eſpérances. *Le Pacte de Famille* n'eſt plus rien— Plut à Dieu qu'il me fut permis de me retirer à mon chateau, & d'y jouir de la paix avec toute l'Europe ! Croyez-vous cependant qu'il nous ſera poſſible de faire quelque choſe cet été ? ſinon il faudra ſuivre l'avis de Necker.

Votre, &c.

Maurepas.

P. S. J'ai écrit à mon ami à Londres pour ſavoir ſi l'Amiral *Arbuthnot* va bientôt partir & ſi *Sir E Hughes* doit s'arrêter à Gorée.

(*Incluſe*)

(*Incluse*)

AU COMTE DE MAUREPAS.

Lundi matin.

Mon cher Monsieur,

L'affection que vous portez au Roi notre maitre, l'amour désintéressé que je vous connois pour votre patrie, & le véritable desir que vous avez de soulager vos compatriotes, dont le courage & la fortitude quelque grands qu'ils soient, ne sauroient résister plus long tems aux maux qui les accablent, tout cela exige que je vous représente en peu de mots la situation réelle de ce Royaume relativement à son commerce, ses revenus & ses dépenses actuelles, & à quels malheurs il sera réduit si cette guerre ne cesse bientôt. En cette occasion, comme en toute autre, je ne doute nullement que vous n'attribuiez mon zéle à ce désintéressement qui a toujours caractérisé toutes mes actions, & que vous ne ne rendiez auprès de sa Majesté la justice qui m'est due.

Vous n'ignorez pas, mon cher Mr. quelles sont les plaintes de tous nos négocians, de tous

nos marchands. La plupart ſont ruinés par les priſes que les Anglois ont faites ſur eux. Nos revenus ne ſuffiſſent pas pour les dédommager de leurs pertes. Ceux qui n'ont pas encore fait banqueroute s'y attendent tous les jours, car les iſles qui nous reſtent ſont bloquées. En perdant Pondicheri nous avons perdu le commerce des Indes. Gorée a peut-être ſubi le même ſort, & c'en eſt fait du commerce en Afrique. Quand même nos marchandiſes arriveroient dans la Manche nous n'y avons point de flote pour les protéger, & les Anglois s'en ſaiſiſſent. Tel eſt l'état actuel du commerce en France.—Quant à nos revenus, vous ſavez, à n'en point douter, que même en tems de *paix*, ils ſont fort inférieurs à nos dépenſes. — En 1769 ces dépenſes excédèrent nos revenus de 30 millions.—En 1770 elles monterent à 70 millions, quand l'Abbé Terray fit les grandes réductions, nonobſtant cela elles excéderent encore les revenus de plus de 17 millions. Le total de nos revenus, *y compris le produit de la ſuppreſſion des privileges dans les mouvances du Roi, & l'appropriation de quelques Abbayes*, ne monte à guère plus de 380 millions, dont la Ferme Générale rend 160 millions, mais dont le produit ne ſera certainement pas auſſi conſidérable cette année.

	Millions.
Les dépenses annuelles viagères & les intérêts que le Roi paye montent à plus de	139 —
La dépense de tous les départemens, y compris la Maison du Roi, tant civile que militaire, & les appanages des Princes, est de plus de	200 —
Exclusivement des dépenses extraordinaires de la Marine pour l'année derniere qui montent à — — —	100 —
	439 —
Déduction d'un emprunt fait l'année derniere.	40 —
	399 —

Il paroît par ce compte détaillé qu'aprés une année de guerre seulement, nous nous trouvons surchargés d'un excès de 40 millions dans nos dépenses.

Voilà, mon cher ami, un état précis de nos finances, & quoique nous n'ayons emprunté l'année derniere que 40 millions, (afin de faire croire à nos ennemis que nous avions moins besoins d'argent qu'eux, & encore plus pour em-

pêcher nos compatriotes de se récrier de ce qu'on les surchargeoit d'impôts au commencement d'une guerre,) nous nous trouvons obligés de faire *immédiatement de gros emprunts* pour nous mettre en état de la continuer. Les pays d'Etat, il est vrai, & surtout ceux de *Bretagne* & de *Languedoc*, ont montré leur zéle par leurs contributions; mais il faut avouer que ces secours sont comme une goutte d'eau dans l'Océan.

Quelques soins & quelque attention que je puisse avoir il m'est presque impossible d'empêcher que les dépenses des Ponts & Chaussées, celle de l'Artillerie, de la Maréchaussée, des Etapes, des Intendans & des pensions *particulieres* n'excèdent la somme ordinaire—C'est à proportion, mon cher ami, que la misere s'accroit que chaque individu se trouve plus embarrassé, & qu'il reclame avec plus d'empressement ce que l'état lui doit.

Les dépenses que nous fimes l'année derniere, pour mettre une flotte en mer, furent énormes, & nous n'en avons retiré aucun avantage. Le radoub de ces vaisseaux, en conséquence du combat du 27 Juillet, coutera, à ce qu'on m'a dit, la moitié autant qu'ils ont coutés à construire

—Fut-il même poſſible de former une eſcadre le printems prochain pour croiſer dans la manche, nous ne ſaurions l'équipper, les Anglois ayant dans leurs priſons les matelots que nous attendions par l'arrivé de nos flottes.— En un mot l'Eſpagne ne veut pas ſe joindre à nous. Les Américains ſont ruinés—nous ne ſaurions leur prêter de l'argent, ni leur envoyer du ſecours. — Notre commerce eſt ruiné, nous ſommes à la veille de faire une autre banqueroute générale, & la paix ſeulement peut ſauver la France de la ruine qui la menace. Abandonnez cette canaille Américaine—

Necker.



A MONSIEUR DE SARTINE.

Feb. 28th.

Dear Sartine.

I cannot contain my rage till my Secretary comes home, or truft my refentment to the tamenefs of tranflation.——— I, the Ambaffador plenipotentiary of the United Free States of America, have lived to fee the day, whem I muft endure the contempt of the wretched envoys ef evvry paltri principalitu. ———In short, all the Ambaffadors refufe to rank with me.— *Doria Pamphili*, the Pope's Nuncio, calls me Quaker— Count d'*Aranda* fays his Catholic Majefti loves South America too well, to encourage rebel colonies— *Chevalier Zeno* fays the Venetians hate any thing but a nominal Republic.——— Monfieur l'*Eftevenon de Berkenroode*, tells me his States quarrelled for religion, not taxes.——— Prince *Briantinski* loves the English, and his mistrefs the Emprefs of Ruffia, defires

him to insult me.——— Baron *Golz* refers me to Mr. *Sayre.*——— All this I could bear——— but to see Count *Sickingen*, Baron *Grimm*, Baron *Thun*, and Monsieur *Wolff* give themselves airs, drives me to madness.——— In short, sir, I am insulted in all the languages of Europe.——— My religion is satirized in Italian——— mi politics in Spanish and Dutch——— Ihear Washington ridiculed in Russian, and myself in all the jargon of Germany——— I Cannot bear it. ——— Make Europe civil to America, or I'll follow *Silas Deane*,

Yours,

RRANKLIN.

❈

❈ ❈

A MONSIEUR DE SARTINE.

Ancien Hôtel de Lautrec,

Lundi matin,

à onze heure & demie.

J'ai oui dire que quelques uns de nos vaiſſeaux ſont arrivés de la Virginie.——Je ſuppoſe que vous avez réglé nos comptes avec notre ami le Docteur Franklin.——Je voudrois bien ſavoir ce que pourront nous produire les engagemens faits l'année paſſée.

VERGENNES.



— CECI paroît n'être que le commencement de la réponse de Monsieur de *Sartine* à la lettre de Monsieur de *Vergennes*. —Il ne s'est trouvé dans la cassette qu'une seule feuille du compte : mais nous devons nous estimer heureux de ce que celle-là même a échappé aux flammes —.

Mon cher Vergennes,

Inclus vous trouverez le compte courant entre nous & son excellence l'Ambassadeur *Commerçant.*— Lisez-le & le brulez. — Il ne conviendroit pas que tout le monde sçut quel trafic vous & moi avons fait.— Sçavez vous bien que nous pourrions écrire des commentaires sur la *Noblesse commerçante.*—Il est néanmoins bien juste que nous nous dédommagions par quelques douceurs de tous nos embarras. — Je vous avoue que je suis las de toutes les tracasseries de la cour, & que rien ne me fatigue tant que d'y jouer continuellement le Protée. Je veux lever le

masque

masque pour un moment avec mon Ami; cela me délassera.— Hélas. Vergennes, pourquoi avons nous écouté ce *Beaumarchais*! — Ses spéculations absurdes nous ont engagés avec ces maudits Américains.—Ils nous doivent des sommes considérables, & nous ne pouvions en être remboursés qu'en plongeant la France dans cette malheureuse guerre.— Quels obstacles n'avons nous pas longtems rencontrés à toutes nos entreprises ! —Le Roi naturellement passionné pour le plaisir & aimant ses aises a voulu jouir de l'une & de l'autre, & communiquer l'une & l'autre à ses sujets. — A son avénement au Trône, il trouva la nation épuisée par une guerre longue & ruineuse, — des banqueroutes faites à l'honneur & à des créanciers.—L'esprit du peuple abattu.—Le crédit public détruit.— Malgré cela un tel souverain, guidé par les sages conseils de Maurepas, n'auroit pas manqué de redonner à la France son ancienne splendeur; tandis que les riches productions des deux Indes (établissemens dont Colbert avoit connu toute la conséquence) seroient venues en abondance dans tous nos ports, pour y être distribuées également au prince & au sujet.— Quels artifices n'a-t-il pas fallu employer pour porter le Roi, à renoncer à un bonheur si certain pour la

folle ſpéculation d'une alliance avec l'Amérique! —Enfin l'armée Angloiſe *mit bas les armes à Saratoga;* & l'ambition ne peut tenir plus long-tems contre la tentation. — *Necker* avoit cependant encore des doutes; mais les calculs cédèrent à la flatterie. —La reine aimoit à contrôler; nous lui promimes de l'aider; & elle gouverna le Roi. — Mais à quoi ont aboutis toutes ces artifices? — Nous avons perdu *Pondichéri* & *St. Lucie*, ou, pour mieux dire, les deux Indes; car nous n'avons point de forces dans l'une, & *D'Eſtaing* eſt bloqué dans l'autre. — Les banqueroutiers de Bordeaux nous envoient des remontrances. — Les capitaines *à jambes de bois*, & leurs veûves, réduites aux ſabots, nous accablent de requêtes. — Quant aux premiers, vous ſavez vous en défaire aiſément: mais *Montbarey* eſt bien las des autres. — Les jeunes officiers, qui d'abord ne parloient que d'arborer les Fleurs de Lis, & d'écraſer ſous leurs pieds les Lions d'Angleterre, ſont fatigués de ce métier, & n'ont maintenant d'autre ſouhait que celui de retourner à Paris. Ils veulent aller à l'opéra, au bal de la Reine, chez leurs maitreſſes, aux promenades, aux courſes de chevaux, & partout ailleurs, ex-

cepté

cepté à leurs quartiers. — Le Roi ne cesse de me demander des victoires. — La Reine dit que les lunettes du Docteur devroient être raccommodées. — *Maurepas* branle la tête. — *Necker* calcule & fait la mine. — L'Ambassadeur d'Espagne ne dit rien. — Surtout

(*Cætera desunt.*)

(Voici cette belle feuille sauvée des flammes.)

— *ex pede Herculem.* —

COMPTES

(Feuille 12.)

*

COMPTES DES PROFITS ET DES PERTES

DE

Meff. *de Sartine*, *Vergennes*, & de Son Excellence le *Dr. Franklin*, associés.

Gain	Livres	Perte.	Livres.
Rapporté	2700,000	Rapporté	957,000
Part des prises faites par le *Sturdy Beggar*, Capitaine *Ephraim Adams*.	60.000	Le tiers d'une Cargaison consignée à Boston dans l'*Invincible*, pris par le *Lizard Cutter*	40,000
—Consignation— Une cargaison de Tabac par l'*Olivier Cromwell*, Capitaine *Jean Lee*.	125,000	Partages de poudre à canon dans l'*Ocean* pris par le *Thames*.	20,000
Du Goudron & de la Résine par les *Two Brothers*, Capitaine *Salomon Howe*.	80,000	7 - 8mes de Marchandises seches dans le *Vulcain* jetté à la côte par la *Venus*.	50,000
-Partages des Ris venus des deux Carolines par le *True Briton* Cap *Sabot* Par le *Lively*, Ca. *Ebenizer Darby* Par le *Sprightly*, Ca. *Caleb Cushing* Par la *Miladi Washington*, Ca. *Moses Handcock*.	400,000	5 16mes de Pelleterie dans l'*Otter* coulé à fond par le *Beaver*	23,000
		Une cargaison d'Allumettes, de Salpêtre & de Souffre dans le *Général Lee*, pris par *Hazard*.	37,000
		Billets protestés, retournés par le *Land of promise*	100,000
Rapporté	3945,000	Rapporté	1117,000

PLAN EBAUCHÉ DE LA CAMPAGNE PROCHAINE.

JERSEY — Un coup de main — La Milice prendra certainement la fuite — Le Gouverneur ne viendra que quand il n'y aura plus rien à faire—Nous sommes sûrs du succès—Quelle Gazette pour nos amis à Jersey en Amerique!—

Invasion de l'Irlande—Les Habitans sont presque tous Papistes, mais, malheureusement pour nous, ils jouissent à présent des mêmes privileges que les protestans—Cependant nos amis dans l'Opposition, nous promettent qu'ils feront l'impossible pour les porter à se revolter—Un de ces Mrs. s'est même engagé à y employer leurs Prêtres, particulierement le Pere— Il faut apprendre aux Irlandois à se comparer aux Américains—Le Congrès pourroit se tenir à *Dublin*,—Le *Chevalier Newnham* en feroit le Président—Ecrivons pour ordonner deux ou trois harangues patriotiques au Parlement d'Angleterre, afin d'exciter l'Armée Irlandoise à la revolte — Plut au Ciel que le peuple en France pût oublier le nom de *Thurot*—Ce qu'il y a de pire c'est que les Irlandois sont des *Etourdis*, &, quoiqu'ils nous invitent à leur faire visite, il ne feroit pas éton-

nant qu'ils nous priffent pour des ennemis auffitôt que nous ferons chez eux : il feroit même bien poffible que leur *étourderie* leur fît préférer lo fûreté & l'honneur de l'Angleterre à l'amitié défintéreffée de la France.

Pendant l'Eté une defcente à *Southampton* & à *Brighthelmftone* dans la faifon des bains, fera quelqu'éclat, & nos jeunes officiers feront charmés de donner l'affaut aux falles à danfer, & à entrer dans les baignoires l'épée à la main.

Quant à une grande Flotte, les Marchands murmureront fi nous ne leur prouvons, par quelque parade, que nous avons leurs intérêts à cœur; quoique tout le mal foit déjà fait, les Corfaires Anglois leur ayant déjà enlevé plus de douze millions fterlings de marchandifes.— D'ailleurs quand même nous pourrions équipper une grande Flotte, D'Orvilliers dédaigne de refter dans la Manche ; car l'Eté dernier, après fa victoire, (comme il l'appelle) il crût l'Océan Atlantique trop borné pour fa propre gloire & pour l'ambition de fon Maître.—Néanmoins tout fe paffe dans cette *Manche Britannique*, comme ces Infulaires ont l'effronterie de l'appeller.

Il faut avoir foin de mettre des garnifons tout le long des côtes. — Car, auffitôt que Jerfey fera

pris, les Anglois uferont certainement de répréfailles. — Ce n'eft pas qu'ils aiment à *s'approcher* de trop près de nos côtes, mais il eft bon de nous tenir fur nos gardes. — car rien ne nous rendroit fi ridicules aux yeux de toute l'Europe que fi un ou deux de leurs vaiffeaux venoient fous nos Forts bruler ou prendre les nôtres.

Si *D'Eftaing* bat *Byron* nous l'enverrons chercher pour mettre le feu à Portfmouth; perfonne étant plus digne de finir ce que *Monfieur Jean le Peintre* a commencé que *D'Eftaing* même.

Nous fommes très embarraffés de favoir quels Forts nous devons attaquer. — Le Chateau de *Douvre* eft imprenable.—*Tuffnel* y commande! Il feroit dangereux d'attaquer *Scilly*.—*Egerton* nous y attend de pied ferme & bien préparé! — Nous pourrions affez aifément nous rendre maîtres de *Tilbury*. -mais l'accès en eft difficile-- Plufieurs perfonnes confeillent d'attaquer les *Cinq-Ports* parceque le *Lord North* en eft le Gouverneur, & on dit qu'il eft fujet à s'endormir dans fon pofte; il dort, il eft vrai, mais je crains bien que ce foit le repos du lion, qui ne s'éveille que pour écrafer fes ennemis—Le *Fort William* peut être aifément réduit, car *M. Rigby*, notre grand ennemi, dit que le Général & Gouverneur *Burgoyne* ne peut prendre les armes qu'en faveur du Congrès—Après tout, je

crois

crois que *la Tour* sera notre fait, si nos vaisseaux peuvent y aborder pendant la nuit; car le Général *Cornwallis* sera aussi long & prendra d'aussi grands détours pour répondre aux questions du Général *Howe* que ce Général en a pris pour arriver à Philadelphie, & ainsi il n'aura pas le tems de penser à nous—Si une fois nous nous rendons maîtres de *La Tour*, nous pourrons aisément chasser les Bourgeois hors de Londres, en lachant contre eux les Lions & les Tigres de la ménagerie, pendant que nous nous amuserons dans la chambre aux joyaux, & dans celle où l'on bat la monnoye—& le plaisir de piller l'Arsenal sera d'autant plus grand, que c'est-là que cette nation vaine conserve une si grande quantité de dépouilles, comme un témoignage de leur ancienne gloire, & de nos étranges défaites— Voilà pour l'Europe—Quant à l'Amérique.

(*Hiatus valdè deflendus.*)

⁂

(CETTE Ebauche d'une Alliance avec l'Amérique Méridionale eſt un des libels de *Lauraguais*—Il ne s'imagine pas que nous avons *ſérieuſement* diſcuté ce ſujet dans le Cabinet——
S——)

PROJET d'un" *Traité d'amitié & de Commerce* * „ entre ſa Majeſté très-Chrétienne & " Les Etats unis de l'Amérique méridionale ; à ratifier auſſitôt qu'elle ſe ſera revoltée contre l'Eſpagne, ce qui ne peut manquer d'arriver dans deux ou trois ans.

1°. "*Au nom de la Ste. & indiviſible Trinité* *„ Sa Majeſté très-Chrétienne recevra du *Paraguai*, du *Chili* & du *Pérou* une Ambaſſade compoſée de Jéſuites défroqués, & de Docteurs en Philoſophie; & le Sieur *Conrade Alexandre Gerard* (qui ſera alors au fait de ces ſortes d'Ambaſſades) ſera nommé & conſtitué Envoyé plénipotentiaire dans tous tous les Etats rebelles de

* Nous nous ſervons ici des mêmes termes que nous avons trouvés dans le Traité de l'Amérique *Septentrionale.*

l'Amérique Méridionale en générale ; & en particulier, *Charles Génévieve Louise Auguste-Timothée d'Eon de Beaumont*, sera nommée Chargée-des-Affaires dans le Pays des *Amazones*.

2°. Sa Majesté très Chrétienne aura la bonté de leur envoyer toutes sortes d'amuninions de guerre pour détruire les Espagnols, & n'exigera d'eux qu'un once de Poudre d'or pour chaque livre de Poudre à canon.

3°. Sa Majesté très-Chétienne enverra une Flotte pour *convoyer les canots* des Etats-unis dans tous les Ports du monde connu : dont d'*Estaing* n'aura pas le commandement, quand même il retourneroit sain & sauf—Ce commandement étant conservé pour Monsieur *de Bougainville*, pour qui les filles de ces Mers doivent avoir beaucoup de reconnoissance.

4°. Sa Majesté très-Chrétienne " employrea ses *bons offices* & son entremise „ en faveur des Habitans du *Paraguai*, du *Chili* & du *Pérou*, „ auprès du Roi ou Empereur de Maroc, ou Fez, des Régences d'Alger, de Tunis & de Tripoli, &c. „ — Ainsi qu'auprès de tous les autres, Rois & Empereurs Africains—Et de plus auprès

de l'Empereur du Japon, & de tous les Princes pyrates & contrebandiers de ce quartier du Globe aussi.

5°. Sa Majesté très-Chrétienne est si passionnée pour la liberté, qu'elle se contentera pour tant de bienfaits, d'une pleine & entiere liberté accordée à ses sujets de pêcher, à leur gré, dans toutes les Mers de l'Amérique *Méridionale*; parce qu'ils aiment à pêcher dans l'eau trouble.



(REPONSE de la Reine à ma Lettre dans laquelle j'avois inclus celles de *Maurepas* & de *Necker*.

S——.)

Monfieur,

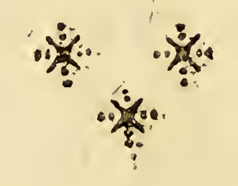
Vous ne fauriez croire avec quel férieux j'ai lû les deux Lettres que vous m'avez envoyés.— En vérité elles m'ont occupée toute la matinée pendant qu'on me coëffoit.— Vos corefpondans paroiffent être réellement effrayés, que le Roi lui-même n'eft pas trop charmé de notre guerre. Mais je fais que c'eft votre intention & celle de Monfieur de *Vergennes* de la continuer à tout hazard.— Vous êtes l'un & l'autre mes favoris, & je ne vous abandonnerai jamais: d'ailleurs je ne faurois vivre fans me mêler de politique.— La chambre d'une nouriffe n'a point de charmes pour moi, comme elle en a pour *Charlotte d'Angleterre*. Et même quand j'aurois du penchant pour les plaifirs domeftiques quelle apparence y a-t-il que j'aie jamais autant de ces plaifirs qu'en a eu Sa Majefté Britanique — Eh bien! qu'importe? fi le fol de Verfailles n'eft pas propice

aux tendres myrtes n'en cultivons que plus de lauriers—Pour mettre cette guerre à la mode, il n'eſt queſtion que de former des Camps en Normandie pour les jeunes Officiers ; ils les préféront à leurs quartiers de campagne. — Quant aux Eſpagnols qu'ils faſſent ce qu'ils voudront. Que nous importe le Pacte de Famille puiſque mon Frere aſt l'ami de la France ? Courage, Monſieur ; s'il faut que *d'Eſtaing* périſſe, ſoit, il l'a voulu — Reſervons nos renforts pour le brave *d'Orvilliers*, & vous verrez que nous convertirons en tapis ces pavillons Anglois.

MARIE.

P. S.

Quels jolis plumets que ceux que vous m'avez envoyes ! je ne m'en parerai au moins qu'à la premiere victoire que nous gagnerons, ainſi il y va de votre honneur qu'ils ne jauniſſent pas dans ma garderobe.



A MONSIEUR DE SARTINE.

Lundi matin onze heures.

Ma chere ame,

Le jour n'eft il pas affez long pour vaquer aux affaires de l'Etat ? faut il encore y facrifier la nuit? — Cruel ! — Ne craignez-vous pas que je fois jaloufe de la Reine, ou au moins de Madame de *Sartine*. — De grace, mon cher, venez demain au foir chez moi à la campagne; nous y ferons un petit fouper délicieux. — Le Duc de *Chartres* & le Comte d'*Artois* doivent en être; & j'ai invité le Prince de *Naffau*, le Marquis de *Genlis*, la jolie *d'Ervieux*, Mademoifelle *Michelot*, & bien des beautés fpirituelles. Tout cela ne vous tente-t-il pas ? — Laiffez là le grand homme, & foyez pour le moment l'homme de plaifir. — On s'affemblera à minuit — Mais ne pourriez-vous pas venir un quart d'heure auparavant, pour vous tranquilifer ? — Adieu ! ne me faites pas languir ! —

Du Thé.

FIN.

